

Le temps des petites sœurs

L'inéluctable aux fesses

12/7/84

Jeudi 12 Juillet 1984

John, avec qui je devais faire de la musique, cette nuit, dans tous ses états... Garance le travaille, il en est amoureux... Elle s'en doute et fait semblant de l'ignorer – pas lui, mais ses sentiments... Il est venu me chercher à minuit et m'a ramené chez moi où il est resté jusqu'à 4 heures... J'étais sensé le remonter. J'y suis parvenu, je crois... Un beau petit cinéma parce que le mien, de moral, n'était pas vraiment au beau fixe non plus... Je vais lui offrir "Le dictionnaire du parfait cynique", la meilleure médecine qu'il puisse trouver...

Sinon, aujourd'hui à fort mal commencé. Vers 10 heures, quand j'ai voulu appeler Iseult à son travail, on m'a répondu qu'elle n'était pas là... Etait-elle malade ?... On n'avait pas le droit de me répondre... Angoisse de 10 à 12 où enfin elle répond : rendez-vous en fin de journée, à 17h45 précise.

Je ne sais pas pourquoi je note toutes ces heures et ces phrases idiotes que je peux dire ou entendre... Je ne sais pas. Le besoin de s'accrocher à du concret, aussi trivial soit-il ?... Il y a tant de choses mille fois plus importantes que je voudrais écrire, raconter, mais qui, depuis trois jours, s'évapore dès le stylo en main...

Iseult m'avait dit devoir partir ce week-end avec ses parents. En fait, c'est son mec, l'autre, qu'elle va rejoindre à Autrans, la ville des

autres... Deux conclusions me semblent découler de ce mensonge... D'abord, qu'elle à voulu me préserver en ne me disant rien – à moins que ce soit elle qu'elle ait voulu préserver de ma jalousie... Ensuite que j'ai non pas 15 jours encore pour la séduire, mais à peine une soirée...

J'ai bien fait de prendre mes dispositions et de m'organiser un petit passage par Cerise avant d'en arriver aux choses sérieuses. Le fait de quitter les bras (façon de parler; je me comprends) de l'une pour aller dans ceux de l'autre devrait m'éviter toute gnangnanterie amoureuse... Espérons...

Je me sens atteint, touché, malade, meurtri au cœur même de ma masculinité déjà si fragile... Mon sexe souffre. Tous mes maux semblent s'y être donné rendez-vous... Mes impuissances nombreuses, mes masturbations douloureuses, un herpès chronique à la moindre fatigue, à la moindre angoisse, ce bouton acnéique et blanchâtre toujours présent, jamais à la même place...

Les blondes semblent m'attirer en ce moment. Je veux dire en dehors d'Iseult... Les blondes et les danseuses – mauvaises amantes, selon Gabriel, mais je n'ai que rarement l'occasion de constater si mes petites amies sont bonnes amantes ou non. Il suffit qu'elle m'acceptent dans un lit pour que ça me coupe toute envie. Comme si de les avoir amenées jusque là suffisait à me contenter l'ego...

Un maximum de séduction pour un minimum de pénétration...

Un train de banlieue me mène au Perreux où doit m'attendre Iseult pour notre soirée d'adieu... A vrai dire, je ne suis même pas certain d'être dans le bon train... J'ai du mal en ce moment, du mal à tout, partout, à comprendre, à savoir...

Je viens de quitter Cerise mais, vu la grosseur abominable du nœud qui m'arrache les tripes depuis son départ, je ne suis plus du tout certain de l'efficacité de la méthode dite "De bras en bras"... Sur le papier, et devant John, cette nuit, cela semblait pourtant si évident... Passons.

Cerise était à l'heure, malgré la pluie... Entre deux eaux nous étions seuls à Deligny... En repartant nous avons rencontré un de mes ancien prof de musique qui, prenant Cerise pour Marie, m'a demandé si nous étions mariés... Je me souviens qu'à l'époque, en effet, nous nous étions annoncé notre mariage mutuel... Maintenant, il est divorcé...

Cerise me raconte un peu sa vie... D'habitude je m'en fous, ou plutôt ça m'emmerde... Mais là je m'en foutais réellement avec grand plaisir,

quoiqu'elle dise, me raconte, voir ses lèvres prononcer des mots, émettre des sons rien que pour moi...

Mais elle dit :

- Je ne sors avec personne...
- Mon nom est Personne...
- Non.
- Bon.

Je crois que j'aime autant ça... J'aurais eu l'air malin si elle avait dit oui...

19h. J'ai du mal à respirer, à déglutir (en même temps personne ne me demande de déglutir), à parler... Je ne comprends pas... Nous avons rendez-vous il y a plus d'une heure... « Apporte ton maillot de bain. On ira se baigner s'il fait beau ». Je ne comprends pas. J'ai mal. J'essaie d'appeler mais il n'y a personne chez elle... J'essaie d'appeler mais il y a personne chez elle... Je ne comprends pas... Peut-être a-t-elle reçu ma lettre, que ça l'a fait changer d'avis... Peut-être est-ce moi qui me suis trompé de train, de gare... Elle m'avait dit Nogent-Le-Perreux direction Boissy-Saint-Léger mais direction Boissy-Saint-Léger c'est Nogent-sur-Marne, pas Le Perreux... Je le sentais bien que je m'étais foutu dedans... Mais elle aurait pu venir voir, depuis le temps... Ce ne doit pas être si éloigné... Nogent, de Nogent... J'essaie d'appeler mais il y a personne chez elle...

Ça y est. J'ai eu son frère au téléphone. Il semble que je me sois planté. Ou elle. Qu'importe. En tout cas, ce n'est pas un lapin. Ouf. Je vais l'attendre encore mais l'attente, quand on est sûr du résultat, n'est plus vraiment de l'attente... Juste un peu de cette douce oisiveté que je m'entraîne tant à priser... L'angoisse cède la place au sourire, ce qui est mieux – si, si, c'est mieux. Qu'elle soit d'elle ou de moi l'erreur est humaine et cela fait bien plaisir, parfois, de constater à quel point, malgré tout, nous restons humains... Finalement je suis très bien à cette terrasse de café provincial, avec le soleil couchant en pleine gueule, attendant l'être choisi, désiré, aimé... Je peux bien attendre encore des heures maintenant que je suis certain de sa venue...

Le "De bras en bras" a du bon tout compte fait... Juste qu'il faut laisser passer un peu de temps entre deux paires, histoire de se laisser refroidir les nerfs, ne pas être pris au dépourvu quand la bise...

Avec cerise, nous nous sommes raconté nos presque-viols... Elle au Club Med, moi à Dijon... Ça nous a rapprochés... Quoique... Est-ce que ce genre de point commun peut vraiment rapprocher ?...

Vendredi 13 Juillet 84

Marie... Je t'avouerais que j'ai eu un peu peur en reconnaissant ton écriture... Je ne m'y attendais pas, pas aujourd'hui, plus, je ne m'y attendais plus... Je me suis réveillé tard, très tard, et de sale humeur... La journée s'est déroulée entre piano laborieux et incessants appels téléphoniques... Tu t'en fous ?... Oui, je sais, je retarde, noie le poisson... J'avais rendez-vous avec Fred, chez Pons, à 18 heures, et je ne suis parti qu'au tout dernier moment. Ta lettre m'a fait peur... Après notre conversation de lundi... Le pressentiment d'un drame, l'attente du pire, comme toujours... Et un peu de colère aussi... Un timing à la con... Je ne saurais te dire "pourquoi"; je peux t'écrire, pas te répondre... Je n'y vois pas plus clair que toi... Je ne sais pas qui je suis; je ne sais pas si je le saurai un jour; je ne sais même pas si j'ai envie de le savoir... Oui, les femmes me font peur, me dégouttent un peu... Je ne peux pas te répondre... Je n'en sais rien... Juste que nous pleurons beaucoup plus sur nous-même que sur l'autre... Ma volonté de solitude n'a rien de maladif... Est-ce ça, d'ailleurs ?... Une carapace, un détachement, un fragile refus d'investissement, tout au plus... Je ne parviens à être ni avec ni sans toi, et j'ai besoin de ça je crois, de cette tension, de ce drame, de ce désir... L'acquis me tue... Peut-être que je ne t'aime pas, que je me sers de toi pour créer ces séismes qui me semblent vitaux... Je n'aime pas les femmes; deux races ennemies à jamais... L'hypocrisie, les buts cachés, contradictoires, la ponte, ma mère, toutes les mères... Toute mère potentielle m'effraie... Toute femme est castratrice...

Je continuerai plus tard. Ecrire à Marie m'ennuie. Elle tombe plutôt mal. Une couche de noir broyé sur laquelle viennent se ternir mes nouvelles histoires...

Il était près de 20 heures quand j'ai pu enfin entendre Iseult (« Tu es au Perreux ? Alors on peut encore se voir! »)... Douce soirée, tendre nuit... Il est trop tard pour le métro; j'hypothèse un taxi; elle me propose son lit, son corps, et ce matin elle dit « Vous avez l'air fatigué, Monsieur... On dirait que vous avez passé une folle nuit d'amour... »

Je l'aime (encore ?! mais ça fait déjà près d'une semaine !?)...

Samedi 14 juillet 1984

Midi, Conway's. J'y attends Cerise. A moins que mon adoré petit lapin se décide à la remplacer... Cioran écrit que "Tous les gens sont malheureux mais (que) très peu le savent »... J'étais content que Cerise m'appelle hier soir, agréablement surpris... Elle n'avait mis jusqu'à présent que très peu d'entrain à vouloir partager ma compagnie...

18h. Il y a encore cinq minutes j'étais prêt à tout balancer à Marie, à terminer ma lettre par un lapidaire « *Je ne t'aime plus. La plaisanterie a assez duré. J'en aime une autre.* » Et puis bon, comme d'hab, l'angoisse de l'irrévocable, du définitif...

Cerise n'a pas l'air de s'ennuyer avec moi. Elle me raconte sa vie, tente de me flatter (« c'est la première fois que je refuse de sortir avec un mec »), que je suis trop bien, prendrais trop d'importance, qu'elle ne se sentirait pas libre durant ses vacances... Cela n'a, au fond, aucune importance. Elle est charmante, certes, sûrement une des plus à mon goût que j'ai eu l'occasion d'approcher ces dernières années... mais ce n'est pas Iseult. Iseult qui me ronge des sens à l'âme... J'ai fait l'amour avec elle... J'ai fait l'amour avec elle et j'ai mal... cette boule énorme qui se gonfle sous mon thorax et comprime mes poumons à m'étouffer... Ce n'est pas moi qui pense à elle, mais elle qui s'impose à moi, à tout ce que j'entreprends et qui ne la concerne pas, qui vient se glisser aux endroits, aux moments les plus inattendus comme au cours de ce film d'aventure, sans temps morts pourtant, que j'ai vu cette après-midi...

Je n'arrive pas à écrire à Marie...

La mort m'attend dans deux, trois jours... Le retour d'Iseult... Si elle revient... Elle doit être avec lui, l'autre, son con, toute serrée contre, lui racontant peut-être qu'elle l'a trompé mais que c'est fini, qu'elle s'est trompée, qu'elle ne le fera jamais plus, qu'elle n'aime, qu'elle n'a jamais aimé que lui... Peut-être l'embrasse-t-elle partout, lui aussi... J'ai mal... Peut-être a-t-elle décidé de m'oublier, peut-être vais-je recevoir une lettre d'adieu, confessant son erreur de m'avoir approché, que ça vaudrait mieux comme ça... De ce genre de lettre que je me refuse à envoyer à Marie... Je souffre comme un chien loin de sa maîtresse alors que je devrais m'en foutre et sautiller de conne en conne, de Catherine en Virginie, de Diane en Cerise, de Céline en Garance... J'en suis incapable. Pas pour moi. Ce n'est pas ce que je suis. Je ne sais pas ce que je suis. Le sait-on seulement un jour ? Iseult m'obsède. J'attends

et crains son retour. J'ai peur de son rejet. J'ai peur de mon amour. J'ai peur. J'ai toujours eu peur. J'aurai toujours peur. De vivre, de mourir, d'aimer, de souffrir...

Irène m'avait invité à une fête ce soir mais elle n'a pas rappelé et je ne sais pas où c'est... Condamné à rester seul avec mes idées noires...

Dimanche 15 Juillet 1984

3 heures... Me remémorer ton visage... Me remémorer ton visage... Les contours d'abord, un peu flous (je suis passablement bourré)... Les cheveux, masse mouvante qui dévoile les yeux comme par inadvertance... Rien de précis, de net... Je me mords la lèvre inférieure... Ça y est, une piste : tu te mords la lèvre inférieure... La marque de tes dents... Le sang qui la colore... Tout me revient d'un coup... Tu te mords la lèvre inférieur et tu souris en coin, un peu, en même temps... Et tes yeux me regardent un peu par en dessous, un peu par le côté, pas trop, deux, trois secondes, pas plus... Tu vas parler, juste après... Tu vas me dire... Je sais que tu vas parler, que ton attitude va se modifier d'un instant à l'autre... Tu vas te lever pour me parler du mien, de mon regard à moi, te lever et me dire « Je connais ce regard, c'est celui d'un certain samedi »... Mais non, tu ne bouges pas, reste ainsi, la lèvre mordillée et les yeux dans les coins... Je ne sais pas ce que tu penses en cet instant précis... Que je suis adorable ou bien ridicule... Ou que tu es amoureuse, en cet instant précis, seulement à cet instant, cet instant où tu me regardes en te mordant la lèvre inférieure... Tu ressembles à un bonbon... Ou à un oiseau, un moineau, l'hiver, la tête emmitouflée dans ses plumes, sans cou, sans pattes... un moineau raccourci... de ces oiseaux au visage un peu flou qui émerge du duvet avec de grands yeux ronds qui me regardent un peu de côté... en se mordant la lèvre inférieure...

8 heures... Ai accosté trois allemandes dans le métro... Je revenais de la fête d'Irène (j'y suis allé, finalement)... Elles me regardaient; je me suis lancé... J'ai de moins en moins peur, même seul... Je me sens tellement fort d'Iseult!... Elles parlaient en Bretagne, à St-Malo. Je leur ai dit de m'appeler à leur retour...

13 heures. Catherine appelle. Je vais la voir. Moindre des choses. Nous discutons, échangeons, comparons, sa frigidité contre mes impuissances... « C'est la première fois que j'entends un mec parler de ça »... Suis-je un mec ?... Moi, ça doit bien faire la vingtième qui m'en fait la remarque...

J'en suis presque choqué qu'elles soient encore choquées... Cerise devait peut-être m'appeler ce matin mais Catherine l'a précédée. Alors va pour Catherine... Iseult me manque...

18 heures. J'avais jusqu'à présent gardé aux bouts des doigts l'odeur tiède et intime d'Iseult qui s'accrochait, persistait et réapparaissait après chaque lavage... J'ai maintenant celle de Catherine... à moins d'un sandwich caché, camembert-crevettes, au fond de sa culotte... Je suis écœuré, au bord de la nausée... J'ai bien fait de résister, de ne pas vouloir coucher, ni même me déshabiller...

Un type bat sa femme sur le quai du métro. Elle crie, hurle. Cela dure quelques secondes avant que d'autres s'en mêlent, réagissent... Finalement il la laisse et monte dans une rame... J'ai peur. Je ne fais rien.

Lundi 16 Juillet 84

Etre mère est, certes, une chose bien lamentable, mais vouloir l'être me semble pire encore...

« En amour comme à la guerre, tous les coups sont permis, me dit R.J. » Il me conseille aussi, devant mon refus de ne pas l'appeler du tout, de ne téléphoner à Iseult que demain, en fin d'après-midi... J'ai beau savoir qu'il a raison, qu'il a l'expérience pour... Ne me reste qu'à espérer que ce soit elle qui m'appelle avant... ce qui est peu probable vu que, jusqu'à présent, c'est surtout moi qui court...

Je ne sais trop pourquoi mais je sens que cette semaine, contrairement à la précédente, s'annonce plutôt mal : Cerise, que je n'ai pas revue, s'en va, je crois, demain matin; Catherine m'emmerde, Iseult me ronge et mon attente se noie dans un pessimisme dévastateur... Quant aux restes – Marie, Diane, Hélène, etc –, ils se font vieux... Le vide est l'angoisse seront donc du programme. A moins qu'Iseult... Je suis entre ses mains; d'une pichenette elle m'écrase...

23h59. Cette soirée se termine sur une victoire. Cela me désole un peu d'en parler en ces termes mais c'est malheureusement bien ainsi que je le ressens. Une victoire, donc. Une victoire de bataille d'une guerre longue et dévastatrice bien loin d'être finie... Enfin j'espère...

« Durant toute la soirée je me suis dit il ne faut pas que je l'appelle, il ne faut pas que je l'appelle... A un moment j'avais les doigts sur le téléphone mais mon frère est arrivé et je ne voulais pas qu'il m'entende. Et puis il est reparti et je n'ai pas pu résister... » Oui,

Iseult a passé un bon week-end. Non, elle ne m'a pas écrit. Une preuve de plus que de s'attendre au pire ne peut qu'amener du mieux...

Sortant de la station de R.E.R., je suis ébloui par les phares d'une voiture qui, immédiatement, me renvoient au regard d'Iseult... Je traverse un carrefour... Quelques jeunes gens sont là qui descendent le boulevard... Ce n'est que plus tard, bien après les avoir croisé, que je réalise qu'ils avaient tous des barres de fer à la main... Je suis pris de panique rétroactive... Ils auraient pu me tabasser... Ça s'amuse d'un rien à cet âge-là... mais surtout, ils auraient pu prendre mon sac, et ce carnet à l'intérieur... Quelle angoisse!!!

Mardi 17 Juillet

Fatigué. J'ai été pris d'une frénésie de ménage jusqu'à trois heures du matin...

Nous n'étions que quatre, aujourd'hui, à Deligny.

Gabriel est parti pour quelques jours sur la côte d'azur.

Roland me raconte son achat d'un pantalon pour Lynda, taille 10 ans...

J'appelle Iseult à son boulot mais elle est occupée, me renvoie à ce soir...

- Tu es encore à la piscine ?! Mais qu'est-ce que tu fais quand tu n'y es pas ?
- Quand je n'y suis pas, c'est soit que j'y vais, soit que j'en viens...

Il fait gris et chaud... Une nouvelle habitude semble s'installer avec R.J., en plus du sandwich au rosbif-moutarde, du Perrier, du café serré, du ping-pong, de notre promenade digestive au solarium, on peut désormais ajouter le petit verre de cidre de fin de journée, en sortant, au café des ministères...

Marie... Je ne crois pas que l'un de nous deux ait commis une quelconque faute vis-à-vis de l'autre, si ce n'est celle d'ignorance. Je ne crois pas que notre culpabilité, la mienne d'abord puis la tienne aujourd'hui, soit fondée sur autre chose que notre besoin intime, notre goût prononcé pour le malheur. Je ne crois pas être responsable de tes affres, de tes douleurs, de même que tu n'es pas responsable des miens. Je crois que si nous souffrons, c'est de nous-même... avec, en fond, une prédisposition culturelle à cette souffrance (les curés sont partout)... Et je crois que nous aimons cette souffrance car elle intensifie notre existence, la

rend concrète, palpable, physique, vraie, quand le bien-être végétal ne nous rappelle que la mort... L'amour n'est rien d'autre que l'amour de la vie, de la souffrance, de la mort... Un jour, nous serons de nouveau ensemble, le temps de goûter à nouveau à cette souffrance que nous est l'amour physique, nos regards, nos mots... Nous sommes nous réellement jamais quittés ?... Le sentiment que nous n'avons jamais cessé d'être ensemble, même et surtout au plus profond de notre solitude... Tu vois, je suis incapable de répondre à ta lettre... Tu y dis des choses importantes pourtant... J'essaie juste de te dire des choses importantes pour moi... Non... C'est faux... Je te dis des choses sans avoir la moindre idée de leur importance, sans même savoir si je les pense vraiment ou si je les trouve juste jolies... Et voilà. Encore raté. Je voulais juste t'écrire que je ne t'aimais plus, que c'était fini, que j'en aimais une autre... mais le définitif m'effraie tant... Et puis je ne suis pas certain que ce genre de mensonge puisse te consoler...

Quoi?... Qu'est-ce que j'ai dit ?...

Mercredi 18 Juillet 1984

Deligny. Brigitte est là, à quelques mètres de moi, mais je n'arrive pas à savoir si c'est réellement elle... Dans le doute, et malgré l'absence de Gabriel, je m'abstiens.

Je me suis réveillé à 17h30. Panique : j'avais rendez-vous avec Iseult dans une demi-heure, et John avait dû m'attendre toute l'après midi... Il faisait déjà nuit mais ça ne m'a pas étonné tout d'abord. Il est assez courant, en hiver par exemple, ou... ben non, rien, juste en hiver que la nuit tombe tôt... Bref, pris d'un doute légitime, j'appelle la météo afin de savoir quel jour nous sommes. « Demain, mercredi, le temps sera pratiquement identique à celui d'aujourd'hui » Je ne sais pas pourquoi je persiste à appeler la météo. Ils disent absolument n'importe quoi. Hier, il faisait un temps de merde avec de gros nuages noirs partout, sans une once de soleil alors qu'aujourd'hui le ciel est d'un bleu limpide... Il n'est que 5h30 et je n'ai dormi que deux heures... Je reste couché jusqu'à huit heures mais sans parvenir à me rendormir. C'est une des premières longue période de ma vie où je souffre d'insomnies. Il y en aura d'autres, j'espère; c'est quand même la grande classe d'être insomniaque...

Roland arrive. Lynda et ses deux petites sœurs l'accompagnent. Il m'en a parlé hier. Elle ont 12 et 15 ans. Il semblait penser, presque espérer que cette dernière m'intéresserait, mais qu'y puis-je si celle de 12 est dix fois plus jolie ?... Roland fait visiter la piscine comme un propriétaire. Devant le restaurant, il mentionne que j'y déjeune régulièrement avec ma mère. Je lui fais remarquer sa tendance à transformer l'exceptionnel en habitude ; « C'est tout le secret, me répond-il... ».

Là où l'on fait appel à l'imagination, c'est que le talent vient à manquer...

Jeudi 19 Juillet 1984

Dois-je, dorénavant, mesurer mes propos et tenir compte du fait que je peux être lu ? Iseult était à deux doigts de bouder, hier, quand je lui ai refusé l'accès à ce carnet... Mais Iseult, qu'elle rit, qu'elle boude, quoiqu'elle fasse, c'est Iseult et je fonds... Et merde. Non. Je ne mesurerai rien du tout. La chute n'en sera que plus belle... Quitte à vexer, choquer... Quitte à écrire toutes ces choses désagréables que je n'ose ni ne veux dire... Je me comprends.

Iseult est venu ici, chez moi, et nous avons passé la nuit ensemble... Je pensais qu'avec elle c'était bon, que mes hantises étaient loin désormais, que je n'aurai plus de problèmes... Et bien si. Le fiasco attendait à son poste... J'étais pourtant persuadé d'un amour bien plus fort que mes vieilles répulsions, mais le fait est. Le fait est que j'ai reculé devant l'intensité de sa pilosité pubienne. Mais Iseult sait y faire et, finalement, l'un dans l'autre, même si ce n'est pas tout à fait là que j'avais compté me mettre, ce fut doux... doux...

Je l'avais sous mes mains, je l'avais sous les yeux, et en même temps j'avais ses mots, une lettre dans ma boîte, et je lisais ses mots tandis qu'elle était là, que je pouvais la voir et la toucher... Ses mots : « *Avant, les deux premières fois qu'on s'est vu, je me disais que tu n'étais qu'un plaisir, pour les câlins, mais que c'était Alain* (- Pourquoi me donne-t-elle le prénom de son con ?... "Machin" m'aurait amplement suffi...) *mon amoureux, Alain, Alain et puis c'est tout. Et puis il y a eu la nuit de jeudi et je n'ai plus rien su. Je ne supporte pas, habituellement* (- Mais pourquoi ces mots, bon sang !), *qu'un type dorme avec moi. Généralement* (- Et allons-y !), *je vais dormir par terre au milieu de la nuit. Là, c'était doux, je me sentais bien, je n'avais*

pas envie de partir, je me sentais bien près de toi. Durant tout le week-end je n'ai pensé qu'à toi... »

N'est-il pas cocasse qu'une fille craque après avoir passé une nuit en ma compagnie ?!... Ce serait aujourd'hui, elle y réfléchirait à deux fois...

Vendredi 20 Juillet 1984

Dans quatre jours, c'est l'anniversaire de Marie. Je ne sais pas du tout quelle attitude adopter... En fait, elle refuse tout autre cadeau que moi... mais il est hors de question que je la vois.

Chez Garance, hier soir... Douce et tendre nuit... Je lui lis une grande partie de mon carnet. Ma muflerie et mon cynisme la choquent tandis que mes contradictions l'amuse... Elle dit que j'écris bien, malgré quelques redondances ampoulées aux moments les plus forts (rencontres, ruptures, etc)... « C'est bizarre comme ton écriture ressemble à tes musiques. Elle est belle mais il y a des fois où tu ne peux pas t'empêcher d'en rajouter, de tomber dans l'excès. »

Je crois n'avoir jamais vraiment bien compris ce qu'il pouvait y avoir entre tout et rien...

Elle sort avec un Jean-Marc et j'hésite à m'attarder. Elle dit « Tu sais bien qu'aucun mec ne m'otera l'envie de dormir avec toi ». Elle préfère "dormir" à "coucher", vu mon cas...

Manque de pot, je suis guéri. Est-ce les doigts d'Iseult, ses lèvres, les mots écrits ou prononcés ? Le fait est que Garance semble apprécier la surprise...

R.J. me conseille d'envoyer, pour l'anniversaire de Marie, une douzaine de roses accompagnée d'un sibyllin billet de trois mots : « Oserais-je encore ? »... Classieux, comme idée, je trouve.

J'espère amener Iseult à Deligny demain... La présenter à Roland... Je ne pense pas que Catherine réagira... Iseult qui semblait un peu froide, hier soir, au téléphone, plus si certaine de vouloir me voir ce week-end... Tout est si fluctuant... Va falloir que je m'habitue sérieusement au fluctuant...

A peine je me réjouis d'avoir marqué des points, qu'elle les reprend aussitôt... Ça doit l'agacer, sûrement, de me croire acquis comme ça...

22h. Appel de John qui viendra me chercher vers minuit pour aller répéter... J'espérais Iseult... Léger malaise... D'autant qu'il sors des bras

de Garance dont il est fou amoureux... Sait-il qu'elle a déjà un Jean-Marc sous la main ?...

Lundi 23 juillet 1984

« Je ne vais quand même pas attendre que passent encore quatre R.E.R. pour te dire que je t'aime »... C'est Iseult qui parle... Et c'est à moi qu'elle parle...

Trois cent mille tonnes de choses à dire mais je suis mort, crevé...

Iseult m'aime et me le dit. Iseult m'aime et nous passons près de vingt heures au lit, mon lit... « A part avec Alain, il ne m'était jamais arrivé de rester si longtemps dans un lit avec quelqu'un. Je pensais qu'il n'y avait qu'avec lui que je pouvais faire ça et me sentir si bien, ne rien vouloir d'autre, le temps suspendu... »

Les lèvres d'Iseult qui m'aspirent au néant... « J'ai cru que tu allais mourir... »

Elle a apporté un peu d'herbe et a peur que je lui fasse un enfant... Je ne vois pas le rapport mais bon, avant même qu'il soit conçu, alors même qu'on ne veut pas le concevoir, sa simple possibilité nous gâche la vie... A peine le deux est-il que le troisième aussi... L'enfant, le mari, l'amant, pour empêcher l'union, pour saborder l'amour...

Dès lors que l'humanité nous déçoit, que les hommes nous rebutent et que la société nous dégoûte, dès lors que l'on sait qu'aucun changement fondamental ne peut advenir et que l'humanité est vouée à un rythme de décomposition allant en s'accélégrant, dès lors que l'on sait ça, aucune action n'est plus envisageable, même de destruction, même meurtrière, car toute action, quelle qu'elle soit, est une affirmation de vie, une approbation de sa race... C'est à cause de l'action, de l'acte, à commencer par l'enfantement, de tout acte s'ajoutant à l'existence brute, que le monde est ce qu'il est et qu'il le restera tant que la paresse et l'oisiveté ne serons pas déifiés.

Nous allons voir *La soif du mal* et nous mangeons des figues fraîches... Je suis en short et sens, durant la séance, ses doigts qui caressent mes cuisses... Elle est douce, tendre... « Une infantilité charmante, confirme R.J. » Je l'amène à Deligny... C'est là que Roland dit ça... Un monde fou... Nous n'y restons qu'à peine, déjà trop... Iseult pleure... Catherine est là qui la jalouse ouvertement, et pour cause, et je rêve de voir crever cette garce la gueule en bouillie sous mes coups de talons... Nous mangeons un hamburger, plus tard, ailleurs, comme ça vient, et je

l'aime... J'ai peur, un peu... L'année dernière, à une semblable époque, j'étais avec Célia et c'était tout aussi fort et beau, ça sentait le sable chaud, l'été, les vacances, et pourtant... C'est Célia qui ressemble à Iseult, un peu, malgré une chronologie trompeuse... Comme aujourd'hui nos sentiments n'avaient pas le temps de prendre leur temps, il nous fallait les comprimer, les presser pour en tirer l'intense nectar... L'inéluctable aux fesses... J'avais beaucoup pleuré après... auprès de Marie; autant que ça serve... Je déversais ma peine de l'absence de Célia dans des lettres à Marie, des larmes bienvenues sur les cartes qui accompagnaient mes bouquets... Jusqu'à ce qu'elle me reprenne pour l'hiver...

Demain, Marie aura 24 ans. Fred me rapporte avoir dîné avec elle, au restaurant... Il est trop tard, trop loin dans la nuit, dans ma fatigue, dans ma tension, pour que je n'en souffre pas. A 4 heures du matin il n'y a plus rien qui tient. La façade s'écroule, enfin non, pas encore, maisse fissure assez pour que s'écoule sans freins la sensibilité, pour laquelle s'infiltré hors du mensonge, de mon mensonge... Je t'aime, Marie. Je n'ai jamais aimé que toi, et plus tard, quand j'aurai fini d'errer, ce sera toi encore... et ce sera trop tard.

Hier soir, avec Fred, au Macdo du boulevard St-Michel... « Tiens, ces grands tabourets en fer... C'est exactement ce qu'il faudrait chez moi... Ce serait bien, non ?... Tu ne veux pas m'en piquer un ?... » Je repose mon sandwich à peine entamé, descends de mon tabouret, l'attrape d'un même mouvement, et sors. Fred n'en revient pas; moi non plus. Mais n'y a-t-il pas qu'ainsi que je peux passer à l'acte, en me surprenant moi-même ?... Je n'avais encore jamais rien piqué de si encombrant.